

# VD\_FINDINFO Décision / 2017 / 273 vom 21. April 2017

VD Tribunal cantonal, 2017-04-21, FR

Quelle: [https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/vd\\_findinfo\\_D\\_cision\\_\\_\\_2017\\_\\_\\_273](https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/vd_findinfo_D_cision___2017___273)

FR: VD\_FINDINFO Décision / 2017 / 273 du 21 avril 2017

IT: VD\_FINDINFO Décision / 2017 / 273 del 21 aprile 2017

## Regeste

LIBÉRATION CONDITIONNELLE, MESURE THÉRAPEUTIQUE  
INSTITUTIONNELLE | 56 CP, 38 LEP

## Erwägungen

### E. 1

En vertu de l'art. 38 al. 1 LEP, les décisions rendues par le juge d'application des peines et par le collège des juges d'application des peines peuvent faire l'objet d'un recours auprès du Tribunal cantonal. La procédure est régie par les dispositions du Code de procédure pénale suisse du 5 octobre 2007 (CPP; RS 312.0) relatives au recours (art. 38 al. 2 LEP). Le recours doit être adressé par écrit, dans un délai de dix jours dès la notification de la décision attaquée (cf. art. 384 let. b CPP), à l'autorité de recours (art. 396 al. 1 CPP) qui est, dans le canton de Vaud, la Chambre des recours pénale du Tribunal cantonal (art. 13 LVCPP [loi d'introduction du code de procédure pénale suisse, RSV 312.01]; art. 80 LOJV [loi d'organisation judiciaire, RSV 173.01]). En l'espèce, le recours a été interjeté en temps utile, devant l'autorité compétente, par le condamné qui a qualité pour recourir (art. 382 al. 1 CPP). Conforme aux exigences de motivation prévues par l'art. 385 al. 1 CPP, il est ainsi recevable.

### E. 2.1.1

Aux termes de l'art. 62d al. 1 CP, qui s'applique lorsque le juge a ordonné une mesure thérapeutique institutionnelle, l'autorité compétente examine, d'office ou sur demande, si l'auteur peut être libéré conditionnellement ou si la mesure doit être levée. Elle prend une décision à ce sujet au moins une fois par année. Au préalable, elle entend l'auteur et demande un rapport à la direction de l'établissement chargé de l'exécution de la mesure. Comme sous l'empire de l'art. 45 ch. 1 al. 3 aCP (cf. ATF 128 IV 241 consid. 3.2), le rapport exigé par l'art. 62d al. 1 CP doit émaner du médecin traitant, dresser un bilan du traitement, comporter les éléments d'appréciation médicaux utiles à l'évaluation de la dangerosité actuelle de l'auteur et se prononcer sur l'évolution probable de ces éléments en cas de poursuite du traitement selon les modalités les plus indiquées (ATF 137 IV 201 consid. 1.1 et la jurisprudence citée).

### E. 2.1.2

Conformément à l'art. 62 al. 1 CP, l'auteur doit être libéré conditionnellement de l'exécution institutionnelle de la mesure dès que son état justifie qu'on lui donne l'occasion de faire ses preuves en liberté. La loi ne définit pas cette notion. Elle n'exige pas la guérison de l'auteur, mais une évolution ayant eu pour effet d'éliminer ou de réduire dans une mesure suffisante le risque de nouvelles infractions. Il n'est donc pas nécessaire que l'auteur soit mentalement normal, mais il suffit qu'il ait appris à vivre avec ses déficits, de manière que l'on puisse

poser un pronostic favorable quant à son comportement futur, étant rappelé que s'agissant de la décision sur le pronostic, le principe *in dubio pro reo* n'est pas applicable (ATF 137 IV 201 consid. 1.2 et la jurisprudence citée). Ce pronostic doit être posé en tenant compte du principe de la proportionnalité (art.

### **E. 2.1.3**

Conformément à l'art. 56 al. 6 CP, une mesure dont les conditions ne sont plus remplies doit être levée. Comme son prononcé suppose qu'elle soit propre à détourner l'auteur de la commission de nouvelles infractions en relation avec son grave trouble mental (cf. art. 59 al. 1 let. b CP), une mesure thérapeutique institutionnelle ne peut être maintenue que si elle conserve une chance de succès, ainsi que le prévoit du reste l'art. 62c al. 1 let. a CP. Au contraire de l'internement, qui consiste principalement à neutraliser l'auteur, la mesure thérapeutique institutionnelle cherche à réduire le risque de récidive par une amélioration des facteurs inhérents à l'intéressé. Il s'ensuit que, pour qu'une mesure thérapeutique institutionnelle puisse être maintenue, c'est le traitement médical, non la privation de liberté qui lui est associée, qui doit conserver une chance de succès du point de vue de la prévention spéciale. Une mesure thérapeutique institutionnelle ne saurait être maintenue au seul motif que la privation de liberté qu'elle comporte a pour effet d'empêcher l'auteur de commettre de nouvelles infractions. Sinon, ne cherchant plus à réduire le risque de récidive par le traitement de l'auteur, mais uniquement par la neutralisation de celui-ci, elle ne se différencierait plus de l'internement, mesure qui n'est admissible qu'aux conditions prévues à l'art. 64 CP. Certes, la notion de traitement médical doit être entendue largement. Même la simple prise en charge de l'auteur dans un milieu structuré et surveillé accompagnée d'un suivi psychothérapeutique relativement lointain constitue un traitement, si elle a pour effet prévisible d'améliorer l'état de l'intéressé de manière à permettre, à terme, sa réinsertion dans la société. Mais, lorsqu'il n'y a plus lieu de s'attendre à une amélioration de l'état de l'auteur, l'autorité compétente doit lever la mesure, en prenant au besoin une ou plusieurs des dispositions prévues à l'art. 62c al. 3 à 6 CP (ATF 137 IV 201 consid. 1.3 et les références citées).

### **E. 2.1.4**

Le traitement thérapeutique institutionnel peut se poursuivre au-delà du délai de cinq ans, mais non sans un examen. Après l'écoulement de ce délai, la mesure nécessite un examen judiciaire. Si elle se révèle toujours nécessaire et appropriée, notamment au vu de l'état psychique de l'intéressé et des risques de récidive, elle peut être prolongée de cinq ans au plus à chaque fois, conformément à l'art. 59 al. 4 CP (TF 6B\_517/2013 du 19 juillet 2013 consid. 1.1). Cette possibilité existe parce que les mesures thérapeutiques appliquées à des malades mentaux chroniques n'agissent souvent que très lentement (ATF 134 IV 315 consid. 3.4.1 et les références citées). Lors de cet examen, le juge doit donner une importance accrue au respect du principe de la proportionnalité, d'autant plus que la prolongation revêt un caractère exceptionnel et qu'elle doit être particulièrement motivée (ATF 137 IV 201 consid. 1.4 ; ATF 135 IV 139 c. 2.1 ; TF 6B\_517/2013 du 19 juillet 2013 consid. 1.1 ; Heer, in : Niggli/Wiprächtiger [éd.], *Basler Kommentar, Strafrecht I*, 3 e éd., Bâle 2013, n. 126 ad art. 59 CP). La mesure prononcée doit respecter le principe de la proportionnalité, c'est-à-dire que l'atteinte aux droits de la personnalité qui en résulte pour l'auteur ne doit pas être disproportionnée au regard de la vraisemblance qu'il commette de nouvelles infractions et de leur gravité (art. 56 al. 2 CP). La pesée des intérêts doit s'effectuer entre, d'une part, le danger que la mesure veut prévenir et, d'autre part, la gravité

de l'atteinte aux droits de la personne concernée. L'importance de l'intérêt public à la prévention d'infractions futures doit se déterminer d'après la vraisemblance que l'auteur commette de nouvelles infractions et la gravité des infractions en question. Plus les infractions que l'auteur pourrait commettre sont graves, plus le risque qui justifie le prononcé d'une mesure peut être faible, et inversement. Quant à l'atteinte aux droits de la personnalité de l'auteur, elle dépend non seulement de la durée de la mesure, mais également des modalités de l'exécution. Il convient également de tenir compte des effets positifs de la mesure dans l'intérêt de l'auteur (Dupuis et alii, Petit commentaire du Code pénal, Bâle 2012, nn. 7 ss ad art. 56 CP ; TF 6B\_517/2013 du 19 juillet 2013 consid. 1.4.3).

## **E. 2.2**

En l'espèce, le Juge d'application des peines a d'abord rappelé que P.\_\_\_\_\_ avait été condamné pour plusieurs infractions, notamment pour des infractions contre l'intégrité sexuelle et corporelle. Les intérêts à protéger étaient dès lors importants, de sorte qu'il y avait lieu de se montrer particulièrement exigeant lorsqu'il s'agissait d'apprécier le risque que l'intéressé était susceptible de faire courir à la société. Cela étant, les experts avaient confirmé le diagnostic posé jusqu'ici, à savoir celui d'un trouble mixte de la personnalité avec des aspects dyssociaux et émotionnellement labile de type impulsif, ainsi qu'une dépendance à l'alcool et au cannabis. Ils avaient jugé que le risque de récurrence demeurait élevé en cas de consommation d'alcool, l'abstinence à ce produit – ainsi qu'aux substances psychoactives illicites – apparaissant indispensable. Le premier juge a ajouté que ce risque apparaissait d'autant plus présent que le comportement de l'intéressé en détention, qui témoignait de ses difficultés à gérer son impulsivité et ses frustrations, avait été clairement inadéquat. En effet, force était de constater qu'il avait fait l'objet de multiples sanctions disciplinaires, qu'il s'était fendu de nombreuses absences à l'atelier et de refus d'effectuer des prises d'urine, qu'il avait fait preuve d'une collaboration déficiente avec les intervenants, y compris dans le cadre de son traitement auprès du SMPP, et qu'il s'était montré menaçant envers les agents de détention. Plus inquiétant, il s'en était pris de manière ciblée et inadmissible à son ancienne cheffe d'atelier, en la harcelant, obligeant l'autorité d'exécution à envisager un nouveau transfert pour garantir la sécurité du personnel et éviter que la situation ne dégénère davantage. Au vu de ces éléments, le premier juge a considéré que la mesure thérapeutique institutionnelle ordonnée en faveur de P.\_\_\_\_\_ peinait sérieusement à porter ses fruits, ce d'autant plus que l'ensemble des intervenants paraissait s'entendre sur le fait que les améliorations, qui étaient épisodiquement constatées, restaient éphémères et que l'intéressé alternait des phases de progrès et des états de régression désespérants. Cela étant, il n'était pas encore l'heure de se résigner et de constater l'échec de la mesure. En effet, malgré ce tableau peu encourageant, plusieurs éléments permettaient de penser qu'une évolution favorable demeurait possible. Le séjour de P.\_\_\_\_\_ aux Etablissements d'exécution de Bellevue paraissait s'être bien déroulé, la Direction n'ayant pas eu à prononcer de sanctions disciplinaires et ayant constaté que l'intéressé entretenait de bons rapports avec le personnel de surveillance et ses codétenus, qu'un traitement avait pu être instauré et qu'une compliance médicamenteuse semblait s'être installée. De même, les derniers rapports établis au mois de janvier 2017 par la Direction des EPO et le SMPP laissaient apparaître des signes encourageants. Ainsi, le comportement du condamné, qui restait toutefois fluctuant, s'était amélioré, notamment à l'égard du personnel de surveillance envers lequel il se montrait plus respectueux. En outre, il se rendait régulièrement au travail, fournissait de bonnes prestations, ne manifestait plus de sautes d'humeur et parvenait à maîtriser davantage son impulsivité. D'un point de vue médical, le SMPP avait également

souligné qu'une alliance thérapeutique semblait s'établir, que les relations de l'intéressé avec le service médical s'étaient améliorées, qu'il participait davantage aux entretiens psychothérapeutiques et qu'il avait formulé des demandes d'aides adaptées. Il y avait lieu de donner crédit à P. \_\_\_\_\_ de ses efforts, qui permettaient de penser qu'il était encore capable d'évoluer favorablement et de faire face à son impulsivité. Dans ces circonstances, il apparaissait encore prématuré de conclure à un constat d'échec de la mesure thérapeutique institutionnelle, laquelle gardait toute sa pertinence. En l'état, il y avait donc lieu de poursuivre le travail entrepris et d'encourager P. \_\_\_\_\_ à persévérer dans ses efforts, à collaborer avec les intervenants et à s'investir dans le traitement qui lui était proposé, de sorte qu'il puisse parvenir à une meilleure maîtrise de son impulsivité dans une mesure qui fût compatible avec la sécurité publique. Par ailleurs, au vu du risque de récurrence, la mesure thérapeutique institutionnelle demeurait proportionnée, étant souligné qu'il conviendrait à moyen terme d'entamer une réelle ouverture de cadre dans le sens préconisé par les experts, à savoir une intégration au sein d'une structure d'hébergement spécialisée. Pour ces motifs, le Juge d'application des peines a considéré qu'il convenait de refuser à P. \_\_\_\_\_ la libération conditionnelle de la mesure thérapeutique institutionnelle et de prolonger sa durée de deux ans à compter du 16 mars 2016, soit jusqu'au 16 mars 2018. Cette durée paraissait en effet adéquate et proportionnée pour permettre au condamné de prouver une fois pour toutes sa capacité à progresser favorablement, de concert avec les intervenants, et de finaliser le processus qui, à terme, lui offrirait la possibilité d'évoluer dans un cadre plus ouvert, de se réinsérer en société et de construire ses projets d'avenir.

### **E. 2.3.1**

Le recourant soutient tout d'abord que les éléments sur lesquels le Juge d'application des peines se fonde pour refuser la libération conditionnelle de la mesure thérapeutique institutionnelle se recouperaient étrangement avec les améliorations constatées. Il y voit une contradiction amenant à se questionner sur l'existence de motifs suffisants pour justifier un refus de la libération conditionnelle. Selon le recourant, le premier juge n'aurait pas suffisamment pris en compte son évolution et les améliorations constatées tant par l'expert que par les différents intervenants. En l'occurrence, ces griefs tombent à faux. Les « éléments encourageants » relevés par le Juge d'application des peines (cf. consid. 2.2 supra) le sont pour constater que le recourant est encore capable d'évoluer favorablement et qu'il apparaît encore prématuré de conclure à un constat d'échec de la mesure thérapeutique institutionnelle, laquelle garde toute sa pertinence. Le Juge d'application des peines a ainsi correctement appliqué la loi (cf. consid. 2.1.3 et 2.1.4 supra) en parvenant à la conclusion que la mesure thérapeutique institutionnelle conservait sa pertinence. Quant à l'appréciation du risque de récurrence qui a conduit le Juge d'application des peines à refuser la libération conditionnelle (cf. consid. 2.1.2 et 2.2 supra), quoi qu'en dise le recourant, il est parfaitement conforme aux constatations et préconisations des experts et des divers intervenants.

### **E. 2.3.2**

Le recourant soutient en outre que la libération conditionnelle pourrait être assortie de règles de conduite (art. 62 al. 3 CP), telles qu'un placement en appartement protégé. En l'espèce, si aucun motif de principe n'infirme ce moyen (cf., à propos d'un placement en EMS, TF 6B\_433/2014 du 18 août 2014), il se heurte toutefois aux recommandations des experts psychiatres d'élargir préalablement le cadre institutionnel avant un transfert en appartement protégé, en envisageant dans un premier temps une structure d'hébergement

intermédiaire avec perspective d'insertion en appartement protégé.

### **E. 2.3.3**

Le recourant conteste enfin la durée de la prolongation de deux ans ordonnée. Il soutient qu'elle serait largement excessive au vu des circonstances, en particulier de l'atteinte à ses droits de la personnalité résultant de sa mesure thérapeutique institutionnelle et du risque qu'il commette de nouvelles infractions. Tel n'est toutefois pas le cas, au regard de l'importance des biens juridiques à protéger – étant rappelé que le recourant a été condamné pour plusieurs infractions, notamment pour des infractions contre l'intégrité sexuelle et corporelle –, du risque de récidive et de la durée de la privation de liberté subie jusqu'ici.

### **E. 2.4**

Au vu de l'ensemble des considérations qui précèdent, c'est à bon droit que le Juge d'application des peines a refusé au recourant la libération conditionnelle de la mesure thérapeutique institutionnelle au sens de l'art. 59 CP et qu'il a prolongé cette mesure pour une durée de deux ans. 3 En définitive, le recours doit être rejeté, sans autre échange d'écritures, et l'ordonnance attaquée confirmée. L'émolument d'arrêt (art. 422 al. 1 CPP), par 2'090 fr. (art. 20 al. 1 TFIP [Tarif des frais de procédure et indemnités en matière pénale du 28 septembre 2010; RSV 312.03.1]), sera mis à la charge du recourant, qui succombe (art. 428 al. 1 CPP). L'indemnité due à l'avocat Romain Jordan pour son activité en sa qualité de défenseur d'office dans le cadre de la procédure de recours sera fixée à 1'080 fr., plus la TVA par 86 fr. 40, soit au total 1'166 fr. 40. Le remboursement à l'Etat de cette indemnité, mise à la charge du recourant (art. 422 al. 2 let. a et 428 al. 1 CPP), ne sera cependant exigible que pour autant que la situation économique de celui-ci se soit améliorée (art. 135 al. 4 CPP). Par ces motifs, la Chambre des recours pénale prononce : I. Le recours est rejeté. II. L'ordonnance du 22 mars 2017 est confirmée III. L'indemnité allouée au défenseur d'office du recourant est fixée à 1'166 fr. 40 (mille cent soixante-six francs et quarante centimes). IV. Les frais d'arrêt, par 2'090 fr. (deux mille nonante francs), ainsi que l'indemnité due au défenseur d'office du recourant, par 1'166 fr. 40 (mille cent soixante-six francs et quarante centimes), sont mis à la charge de ce dernier. V. Le remboursement à l'Etat de l'indemnité allouée au chiffre III ci-dessus sera exigible pour autant que la situation économique du recourant se soit améliorée. VI. L'arrêt est exécutoire. Le président :

La greffière : Du Le présent arrêt, dont la rédaction a été approuvée à huis clos, est notifié, par l'envoi d'une copie complète, à : - Me Romain Jordan, avocat (pour P. \_\_\_\_\_), - Ministère public central ; et communiqué à : - M. le Juge d'application des peines, - M. le Procureur de l'arrondissement de Lausanne, - Office d'exécution des peines (réf. : OEP/MES/29103/AVI/MES), - Direction des Etablissements de la plaine de l'Orbe, par l'envoi de photocopies. Le présent arrêt peut faire l'objet d'un recours en matière pénale devant le Tribunal fédéral au sens des art. 78 ss LTF (loi du 17 juin 2005 sur le Tribunal fédéral – RS 173.110). Ce recours doit être déposé devant le Tribunal fédéral dans les trente jours qui suivent la notification de l'expédition complète (art. 100 al. 1 LTF). En vertu de l'art. 135 al. 3 let. b CPP, le présent arrêt peut, en tant qu'il concerne l'indemnité d'office, faire l'objet d'un recours au sens des art. 393 ss CPP devant le Tribunal pénal fédéral (art. 37 al. 1 et 39 al. 1 LOAP [Loi fédérale du 19 mars 2010 sur l'organisation des autorités fédérales; RS 173.71]. Ce recours doit être déposé devant le Tribunal pénal fédéral dans un délai de dix jours dès la notification de l'arrêt attaqué (art. 396 al. 1 CPP). La greffière :

### **E. 5**

al. 2 Cst. [Constitution fédérale de la Confédération suisse du 18 avril 1999 ; RS 101] et 56 al. 2 CP), selon lequel l'atteinte aux droits de la personnalité qui résulte pour l'auteur d'une mesure ne doit pas être disproportionnée au regard de la vraisemblance qu'il commette de nouvelles infractions et de leur gravité. Cette disposition postule ainsi la pesée à effectuer entre l'atteinte aux droits inhérente à la mesure ordonnée et la dangerosité de l'auteur. Présente un caractère de dangerosité le délinquant dont l'état mental est si gravement atteint qu'il est fortement à craindre qu'il commette de nouvelles infractions. Lors de l'examen du risque de récidive, il convient de tenir compte de l'imminence et de la gravité du danger, ainsi que de la nature et de l'importance du bien juridique menacé. Lorsque des biens juridiques importants, tels que la vie ou l'intégrité corporelle, sont mis en péril, il faut se montrer moins exigeant quant à l'imminence et à la gravité du danger que lorsque des biens de moindre valeur, tels que la propriété ou le patrimoine, sont menacés (ATF 137 IV 201 consid. 1.2 et les arrêts cités). Le pronostic doit également tenir compte de la durée de la privation de liberté déjà subie par l'auteur. A cet égard, une durée de huit ans pour une mesure thérapeutique institutionnelle n'apparaît pas disproportionnée par rapport à l'intérêt public qu'est la prévention de futures infractions (ATF 137 IV 201 précité consid. 3).

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.